Les conflits actuels religieux et ecclésiastiques

Autor(en): **Michaud, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **17 (1909)**

Heft 67

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-403734

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES CONFLITS ACTUELS RELIGIEUX ET ECCLÉSIASTIQUES.

On a distingué la question sociale et les questions sociales. On a nié celle-là et affirmé celles-ci. On a trouvé cette distinction sage et utile, en ce sens qu'au lieu de se perdre dans le bloc de la question sociale en général, on a analysé son contenu, distingué les ruisseaux multiples qui font la grande rivière, divisé les bataillons ennemis pour mieux triompher de chacun en particulier.

Faisons de même pour la question religieuse et ecclésiastique. Distinguons les divers conflits religieux et les divers conflits ecclésiastiques. Il sera ainsi plus facile de poser les questions avec précision, contre ceux qui ne veulent même pas que « la question » soit posée; et des questions bien posées ne sont-elles pas déjà à moitié résolues?

I. — Il faut, avant tout, signaler les conflits des religions *en dehors du christianisme*. Cette distinction permet de donner une place à part à la religion chrétienne, et ce n'est que justice, outre que c'est aussi le meilleur moyen d'éclaircir les éléments essentiels qui la constituent. Plus que jamais il importe que le christianisme soit mieux connu et bien connu, et ce résultat sera obtenu si l'on sépare le vrai christianisme de tout ce qui n'est pas lui.

En dehors du christianisme, il y a les religions payennes, la religion juive et la religion musulmane. Le conflit entre elles est moins aigu qu'au temps où il était de mode de ne voir dans le paganisme qu'un amas de mythes absurdes, de rites impurs, de débauches, de superstitions, etc. Les esprits aujourd'hui sont plus équitables. L'antijudaïsme, d'autre part, n'est

plus guère aujourd'hui qu'une haine de races, un conflit industriel et commercial, une lutte pour la domination par l'argent et par la presse, etc.; mais le point de vue strictement religieux est très restreint, soit du côté des juifs orthodoxes, soit du côté des juifs libéraux.

C'est surtout la question de l'origine de la religion qui soulève des conflits; question très importante qu'il faut d'autant plus éclaircir soit philosophiquement, soit historiquement, qu'elle est traitée souvent avec un arbitraire qui va jusqu'au fantastique.

Ce sont là d'énormes problèmes dont la solution tournera, j'en suis persuadé, au triomphe du christianisme, mais du christianisme bien compris. Je dis « bien compris », pour le distinguer du christianisme courant, qui est encore un mélange dans lequel ceux qui savent reconnaissent sans doute le vrai christianisme de Jésus et des apôtres, mais où dominent encore malheureusement trop de restes payens du syncrétisme oriental et hellénique qui a triomphé de trop bonne heure dans maintes écoles théologiques.

Dans le présent article, je me borne à indiquer ces travaux à nos jeunes théologiens.

II. — *Dans le sein du christianisme même* et entre les diverses Eglises chrétiennes, de nombreux conflits existent.

D'abord, chaque Eglise particulière a les siens propres. Par exemple :

1° Dans l'Eglise *romaine:* conflit entre le modernisme et l'antimodernisme. Il y a le modernisme en histoire, en exégèse, en dogmatique; et ce triple modernisme est compris différemment par les modernistes mêmes, qui sont loin d'être d'accord. La papauté les traque, les condamne; mais, même sous les anathèmes, la plante grandit en Italie, en France, en Allemagne, etc. La bibliothèque moderniste s'accroît tous les mois. Plus Rome coupe l'herbe sous les pieds aux Revues, plus les petits volumes se multiplient. — Il y a aussi le pragmatisme et l'antipragmatisme, l'immanentisme et le transcendantalisme. Tous ces mots en *isme* sont loin d'être clairs; mais les théologiens, d'ordinaire, les affectionnent précisément parce que, non définis ou mal définis, ils prêtent au quiproquo et à la dispute, chose traditionnelle et indispensable dans les cercles scolastiques.

Rome vit de ces obscurités et de ces débats, qui lui donnent l'occasion de trancher, de définir et de faire acte d'autorité ; elle croit ainsi se grandir et se fortifier. Quelle illusion ! Attendons la réaction, ainsi que l'effet fatal de la fausseté des solutions papales.

2° Dans l'Eglise *anglicane :* conflit entre « Low Church », « Broad Church » et « High Church » ; et même dans « High Church », conflit entre les ritualistes avancés et les autres.

Il y a d'abord les conflits dogmatiques, qui sont très graves. Tels théologiens de « Broad Church » proposent le rejet de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, etc., et sont traités de non chrétiens par les adversaires. Tels avouent que ces contradictions manifestent dans l'Eglise établie une *pseudo-unity ;* d'autres essaient de les pallier en disant que ce ne sont que des « courants divers de la pensée ». Evidemment ; mais ces courants divers constituent précisément des dogmes contradictoires. Personne ne s'y trompe, sauf ceux qui veulent bien se tromper ou être trompés.

Il y a ensuite les conflits entre les *Dissenters* et l'Eglise établie ; entre les partisans du *Disestablishment* et les partisans du maintien de l'Etablissement. Le maintien de l'« Etablissement » est le maintien des XXXIX Articles et de tous les documents doctrinaux, liturgiques et constitutionnels promulgués au XVI[e] siècle par les « Chefs suprêmes de l'Eglise d'Angleterre », Henri VIII, Edouard VI, la reine Marie et la reine Elisabeth. Les adversaires ont beau jeu d'attaquer de tels documents, qui ne sont plus en harmonie avec les idées et les besoins de l'époque actuelle.

Il y a les conflits politico-ecclésiastiques, au sujet des rapports assez tendus entre l'Etat, le clergé et les fidèles, au sujet de l'instruction publique et des écoles, au sujet du Prayer Book, au sujet des rites légaux et autres, etc.

3° Dans les Eglises *protestantes :* conflit entre les vieux luthériens et autres, entre les vieux calvinistes et autres, entre l'Eglise de la Confession d'Augsbourg et les autres. Dans l'Eglise dite évangélique, conflit entre les Eglises nationales, les Eglises libres et les Eglises indépendantes. En outre, dans chaque Eglise ou à peu près, il y a la fraction orthodoxe, la réformiste et celle du juste milieu.

4° Dans les Eglises *orthodoxes* (dites orientales), de tels conflits n'existent pas, que je sache. Mais il y a tout de même des tendances opposées: tels orthodoxes très conservateurs traitent facilement de « protestants » (lire *hérétiques)* les coreligionnaires qui ne partagent pas leurs explications théologiques; et tels orthodoxes plus ou moins libéraux traitent de romanisants ceux de leurs coreligionnaires qui adoptent la théologie romaine. Les romanisants répliquent, bien entendu, que cette soi-disant théologie romaine est la théologie même des Pères! Ici est le conflit, plus scientifique encore que religieux, mais très grave en soi: car on peut se demander si l'esprit d'une orthodoxie *ainsi comprise* est encore l'esprit orthodoxe.

III. — Je laisse chaque Eglise à ses propres débats, mais voici qui est plus grave: les conflits mêmes qui existent *entre toutes ces Eglises chrétiennes particulières.* Ils sont particulièrement graves au point de vue du projet d'union de ces mêmes Eglises entre elles: car il est aisé de comprendre qu'une telle union, pour être véritable et solide, exige des principes religieux communs; et ces principes religieux communs ne peuvent être que les enseignements de J.-C., le Maître à tous, donc les seuls dogmes chrétiens.

On conçoit que les enseignements de J.-C. même soient obligatoires pour tous ses vrais disciples. Donc les vrais dogmes obligatoires pour tous sont les paroles mêmes du Christ, telles que nous les connaissons par les écrits des apôtres et par le témoignage universel, constant et unanime des Eglises particulières orthodoxes. Connaître le vrai sens de ces paroles est donc la chose capitale et première, puisque c'est dans ce vrai sens seul que consiste le vrai christianisme.

Or ce vrai sens est-il connu? Sans aucun doute, il est connu de ceux qui ont fait de ces textes une étude assez exacte et assez approfondie pour pouvoir écarter les sens erronés, et, de fait, il est connu aussi de toutes les âmes simples qui y adhèrent par foi et docilité sans avoir fait ces études.

Mais comment distinguer ces docteurs, ces écrivains qui interprètent exactement l'Ecriture, la Tradition et l'histoire? Est-ce par leurs œuvres, par la force de leurs arguments, par la clarté de leurs explications? Evidemment. L'Eglise de Rome, qui repousse ces œuvres, prétend, au contraire, que la seule

lumière infaillible est le magistère enseignant, c'est-à-dire la hiérarchie ecclésiastique, et, pour parler plus nettement, le pape. Il est facile de répondre: 1° que l'infaillibilité du *pape*, découverte moderne, trop moderne pour être évangélique, n'est admise que dans l'Eglise romaine; et encore, que de membres de cette Eglise la rejettent! — 2° que les *hiérarchies* des diverses Eglises chrétiennes, loin d'être d'accord dans leur enseignement, se contredisent les unes les autres sur plusieurs points. *Ce n'est donc pas leur témoignage qui est la vraie norme, la vraie lumière,* et qui peut remplacer la science. Donc c'est la science, la vraie science, celle qui démontre, c'est elle, dis-je, qu'il faut suivre dans la recherche dont il s'agit. Une hiérarchie qui aurait peur de la science démontrée et démonstrative, se condamnerait elle-même.

Prenons pour exemple l'Eglise romaine, ou plutôt la papauté. A peu près sur tous les points les plus importants du christianisme, elle soulève et entretient des conflits, qui ne peuvent plus être résolus que par une théologie vraiment scientifique. Elle aura beau condamner comme hérétiques les Eglises ou les théologiens qui repoussent ses doctrines, le jour approche où le monde savant sera plus fort qu'elle et où la vérité démontrée triomphera.

Précisons ces conflits:

1° *Conflit sur l'Ecriture sainte.* La papauté donne de l'inspiration de l'Ecriture une explication que l'ancienne Eglise catholique n'a certainement pas professée d'une manière universelle, constante et unanime, et que, par conséquent, tout vrai catholique peut rejeter et rejette comme n'étant pas dogmatique.

2° *Conflit sur la Tradition catholique.* La papauté actuelle voit dans la Tradition, non plus la transmission fidèle du dépôt objectif des enseignements confiés par J.-C. à son Eglise, mais l'évolution des esprits, ou plutôt les évolutions des diverses écoles théologiques se contredisant les unes les autres, et finalement arrêtées par le pape, qui choisit parmi ces opinions contradictoires celle qui lui plaît davantage, et qui l'impose comme dogme divin, bien qu'elle ait pu être rejetée comme erronée par de nombreuses générations d'excellents catholiques.

Il va de soi que tous les vrais catholiques s'en tiennent au critère catholique ou orthodoxe de l'ancienne Eglise: *Quod*

ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est. C'est Vincent de Lérins qui l'a ainsi formulé, et avec un grand bonheur d'expressions. Ceux qui connaissent les Pères et les Epîtres des apôtres savent qu'il ne l'a pas inventé, et que l'équivalent était déjà admis et pratiqué bien avant lui. Les meilleurs théologiens de l'Eglise romaine l'ont même invoqué mille fois contre les hérétiques; ce n'est que dans ces derniers temps que, *acculée par ses propres variations et par ses éclatantes contradictions*, cette Eglise a dû, pour essayer de se sauver, acclamer le «changement» comme critère de la vie et de la vérité divine, et faire du *non* transformé en *oui,* ou du *oui* transformé en *non,* le signe de la révélation divine! Encore un conflit qui ne tournera pas à la gloire de Rome.

3° *Conflit sur l'Eglise.* Que la véritable Eglise du Christ doive être une, sainte, universelle et apostolique, toutes les Eglises chrétiennes l'acceptent, je crois, sauf à expliquer le sens qu'elles attachent à ces quatre notes. Mais ce qui est certain, c'est qu'aucune de ces explications n'est conciliable avec celle de l'Eglise romaine.

Toutes les Eglises sont d'accord qu'il y ait un évêque à Rome; mais l'évêque de Rome veut être infaillible et posséder la juridiction absolue sur toute l'Eglise. Conflit.

Quelle est la nature et l'étendue de l'autorité dans l'Eglise? Quels sont les devoirs et les droits de la hiérarchie? Quels, ceux des simples fidèles? Quels, ceux des conciles? Quels, ceux des prêtres envers les évêques, et ceux des évêques envers les prêtres? Autant de questions sur lesquelles il y a conflit.

Dans chaque Eglise particulière, il y a des fanatiques exclusifs qui déclarent que leur Eglise est *la seule* vraie, *la seule* sainte, *la seule* catholique, *la seule* apostolique. Ici encore conflits.

4° *Conflits sur les principaux dogmes.* Et d'abord, la notion même du dogme en général est l'objet d'un conflit: car il est impossible d'admettre les théories, d'ailleurs contradictoires, qui ont cours actuellement, sur ce point, parmi les théologiens romanistes.

C'est une règle élémentaire, parmi les philologues, qu'un texte n'est exactement interprété qu'à la condition que les mots qui le constituent seront définis et pris dans le sens qu'ils avaient

à l'époque et dans le lieu où ils étaient en usage, et non dans le sens qu'ils ont actuellement ou qu'ils ont dans l'esprit du commentateur. Je n'insiste pas, c'est du bon sens.

Or cette règle a été et est encore constamment violée par les théologiens, et cela dans les matières les plus graves. Des enfants de l'école primaire les réfuteraient. Mais cela renverserait leur échafaudage; aussi s'obstinent-ils à maintenir leurs définitions et à vouloir que les écrivains sacrés aient dit ce qu'ils n'ont jamais dit, mais ce que disent actuellement les interprètes.

Par exemple, le mot *virgo,* le mot *éternel,* les mots *fils de Dieu,* le mot *parole,* le mot *chair,* le mot *sacrement,* etc., tous ces mots sont maintes fois expliqués faussement; les commentateurs actuels y mettent, en les définissant (quand ils les définissent), tout ce qu'il leur plaît d'y mettre; et ils en concluent que les auteurs des textes les entendaient dans ce même sens; ce qui est un pur enfantillage. C'est ainsi que les Traités de la Trinité et de l'Incarnation *d'aujourd'hui* — pour ne citer que ces deux — reposent sur ce grossier sophisme.

Comment ne pas voir l'abîme qui sépare la Trinité telle que l'enseignent les théologiens actuels de la plupart des Eglises, et celle que le Christ même a enseignée? De même, qui pourrait reconnaître la doctrine de la plupart des théologiens d'aujourd'hui sur la divinité de J.-C. dans les explications que le Christ a données sur lui-même, sur sa personne, sur sa mission, sur ses relations avec le Père céleste? On le voit donc, le christianisme théologique d'aujourd'hui est absolument faux dans des points de première gravité, et si l'on veut se rétablir soi-même dans la vérité (et quel est le chrétien qui pourrait ne pas le vouloir?), il faut revenir au plus tôt loyalement, clairement, au christianisme du Christ même. Cette conclusion fait peur aux timides et aux routiniers, mais la peur n'est pas le salut.

Certes, nous admettons la Trinité, mais la Trinité enseignée par Jésus-Christ lorsqu'il a dit: « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Donc nous rejetons le trithéisme romain. Les théologiens romanistes ont beau tâcher de sauver les apparences en parlant d'un seul Dieu en trois personnes. De fait, leurs trois personnes, telles qu'ils les expliquent et les font mouvoir, sont trois Dieux et agissent séparément comme trois Dieux. Il est temps que cette confusion finisse.

Nous admettons la divinité de Jésus-Christ; mais, au nom même des paroles du Christ et des enseignements des apôtres, nous rejetons comme fausses les explications qu'en donnent les théologiens de la papauté. N'est-il pas étonnant que, sur une question de cette gravité, il y ait encore des conflits, après dix-neuf siècles, entre chrétiens? N'est-ce pas scandaleux?

Nous admettons les sept sacrements, mais nous repoussons la manière dont Rome les explique: son *ex opere operato*, son pouvoir magique nécessaire pour les administrer, etc.: restes de paganisme grossier, qui doivent absolument disparaître.

Nous croyons à la pénitence, nous pratiquons la confession; mais les interprétations romaines nous paraissent erronées. Conflit très grave.

Nous croyons à l'eucharistie comme sacrement et comme sacrifice, mais nous rejetons la transsubstantiation romaine et le commerce des messes auquel donne lieu sa fausse théologie du sacrifice, etc. Ici les méprises abondent.

Nous croyons au sacrement de l'ordre; mais le pape Eugène IV y a introduit de telles erreurs et les théologiens romains ont tellement amplifié les cérémonies et altéré les doctrines qu'ils ont réussi à obscurcir la notion même de ce sacrement, et qu'il est plus urgent que jamais de revenir, aussi sur ce point, à la doctrine chrétienne apostolique.

Autres conflits au sujet de la vie future, des peines éternelles, du feu de l'enfer et du purgatoire, des indulgences et de toutes les opinions émises par Rome sur ces très importantes questions.

On le voit, c'est presque toute la théologie dogmatique qui est à reprendre *ab ovo*, en ce sens que la plupart des termes théologiques courants ne sont pas exactement définis, qu'ils donnent lieu à des méprises radicales, qu'ils induisent les fidèles en erreur, qu'ils compromettent non seulement la théologie, mais aussi le dogme, qu'ils font juger très faussement du christianisme en général et du catholicisme en particulier. C'est le gâchis complet.

IV. — Lorsque j'indique les enseignements du Christ comme devant être la solution des difficultés et le vrai lien entre les Eglises chrétiennes, j'ai besoin d'expliquer cette pensée. Elle peut, en effet, être mal comprise.

C'est une habitude assez répandue chez les protestants de dire que les Saintes-Ecritures contiennent toute la Révélation chrétienne, et que, par conséquent, le mieux serait de s'en tenir aux Ecritures et de laisser chacun les lire en liberté. Ainsi serait rétablie la paix: car tous les chrétiens qui les liraient avec foi s'entendraient certainement entre eux. Ce point de vue a été affirmé aussi chez les anglicans dernièrement. On lit dans le *Guardian* du 24 février 1909: « Yet, provided that our clergy are persuaded that *the Holy Scriptures contain sufficiently all necessary doctrine,* We may be content to refrain from requiring of them a pledge the form of which undoubtedly deters some faithful men from the work of the ministry. »

C'est une illusion de croire que tous les lecteurs de la Bible sont d'accord entre eux, même dans les choses graves. Même les paroles du Christ peuvent être comprises différemment, et de fait elles le sont. Voilà pourquoi, dans l'ancienne Eglise, on en appelait, pour constater le vrai sens des enseignements du Christ lorsqu'il y avait dissentiment, au témoignage traditionnel de l'Eglise: *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est.* Les premières Eglises, fondées par les apôtres et par leurs disciples, avaient entendu les explications de leurs fondateurs, et elles connaissaient le sens des textes évangéliques. Lorsqu'elles étaient unanimes à dire: Voilà le sens qui nous a été enseigné et que nous avons toujours cru, il y avait dans leur témoignage la garantie historique la plus haute, à savoir la proximité de la source même. Cette eau n'était pas encore troublée.

Elle ne fut troublée que plus tard par ceux des théologiens qui voulaient imposer des explications nouvelles, par ceux des gnostiques et autres qui, venus de la gentilité ou du rabbinisme, voulaient concilier le christianisme avec leur philosophie grecque, ou égyptienne, ou syriaque, ou persane, etc., et qui fondaient ainsi des courants théologiques contre le vrai sens des enseignements de Jésus et de la foi chrétienne primitive. L'application du critérium catholique à ces opinions divergentes montre précisément qu'elles sont divergentes et qu'elles s'éloignent du vrai sens des Ecritures. Le recours à ce critérium historique est donc très utile pour sauvegarder le sens que les premiers chrétiens ont attribué aux enseignements

du Christ. Les protestants et les anglicans qui le rejettent pour se contenter de la simple lecture des Ecritures, se privent donc d'un témoignage historique précieux. Ils veulent fuir, disent-ils, les contradictions des hérétiques. Ils ne remarquent pas qu'en les connaissant, ils seraient mieux à même de les fuir. Ils ne remarquent pas qu'en lisant les Ecritures sans connaître les déviations qu'on leur a fait subir, ils peuvent eux-mêmes tomber dans les mêmes erreurs que les anciens hérétiques, renouveler leurs procédés et leurs dissensions.

Mais, disent-ils, s'abandonner à l'interprétation de ce qu'on appelle l'Eglise ou le magistère apostolique, tenir celui-ci pour infaillible et lui reconnaître le droit de voir dans les textes évangéliques toutes les opinions et tous les dogmes qu'il lui plaira d'y découvrir, c'est supposer une institution que J.-C. n'a nullement fondée, c'est attribuer à la hiérarchie une autorité doctrinale que le Christ ne lui a jamais conférée.

Certes, cette objection renferme beaucoup de vérité. Elle frappe à bon droit les prétentions et les procédés de l'Eglise romaine. La hiérarchie romaine, notamment le pape, prétend légitimer son droit de définir de nouveaux dogmes en affirmant un magistère doctrinal qui n'existe pas et que le Christ a même expressément condamné, lorsqu'il a dit qu'il n'y a pas de maîtres parmi les chrétiens, et qu'il est lui-même, lui seul, le Maître, le docteur et le chef de son Eglise. Ce n'est pas ici le lieu de montrer combien l'Eglise romaine se trompe et trompe ses naïfs fidèles lorsqu'elle s'adjuge le droit d'interpréter à sa fantaisie et contre l'histoire les paroles du Christ, le droit de choisir les opinions qui lui agréent et de les imposer au nom du Christ. La réfutation de ces graves erreurs a été faite. Les vrais catholiques repoussent ce faux magistère, qui ne peut que vicier le témoignage historique de la tradition « universelle, constante et unanime » des Eglises particulières.

On voit ainsi comment les partisans de cette tradition « catholique ou universelle », sont éloignés de l'arbitraire papal, et de l'esclavage épiscopal qui pèse sur les fidèles dans l'Eglise romaine. Et, d'autre part, on voit aussi comment ils s'éloignent des protestants qui rejettent toute tradition et tout témoignage historique, pour se borner au libre examen individuel. Le témoignage historique dont nous parlons est une lumière précieuse qui indique que les innovations contradictoires des théologiens

ne sauraient être imposées comme dogmes, qu'elles ne sont pas la doctrine chrétienne primitive, qu'on peut par conséquent les repousser et s'en tenir à la simplicité des paroles mêmes du Christ, d'après leur sens naturel. Les fidèles qui conservent et maintiennent ce sens naturel dans les explications qu'ils se font à eux-mêmes pour leur édification personnelle, sont tout à fait dans leur droit; ils ne troublent point l'Eglise, puisqu'ils n'imposent leurs explications à personne; ils ne faussent pas la foi puisque leurs explications concordent (c'est la supposition) avec le sens naturel des paroles du Christ. Donc ils peuvent être en paix.

Tel est le sens dans lequel je comprends *le retour aux enseignements du Christ*, pour sortir des contradictions qui règnent parmi les Eglises chrétiennes et pour rétablir l'union qui doit leur rendre la force spirituelle.

V. — Le triste état de choses décrit précédemment doit provoquer quelques réflexions :

On peut se demander, tout d'abord, si la révélation chrétienne a servi à quelque chose d'utile, et même s'il y en a une: car, à voir les contradictions qui remplissent la théologie, les ténèbres épaisses qui en sont la conséquence, le scepticisme qui envahit de plus en plus les esprits, les attaques qui augmentent sans cesse contre le christianisme, l'indifférence religieuse qui s'étend avec une rapidité effrayante, etc., à voir, dis-je, cette triste situation, qui certes n'est pas poussée au noir, il semble naturel, trop naturel, de douter de la réalité et de la fécondité de ce qu'on a appelé la « révélation » chrétienne.

Rassurez-vous, âmes chrétiennes. Oui, la révélation chrétienne est un fait; oui, elle est une doctrine, une morale, une religion. Mais le malheur est que les sources où cette révélation est contenue ne sont plus étudiées ou sont mal étudiées. Effectivement, on ne lit plus guère, dans certaines Eglises, les livres du N. T., encore moins les documents de la Tradition universelle. Jésus-Christ est oublié et remplacé là par le pape, ici par la hiérarchie; ses enseignements sont ignorés et remplacés par les enseignements des théologiens. Ceux-ci ont voulu expliquer, certainement de bonne foi, les obscurités de la Révélation; mais leurs explications ne pouvaient valoir que ce que valaient les connaissances de leur époque, c'est-à-dire peu

de chose; au lieu d'être renouvelées avec chaque génération, d'après les progrès réalisés à chaque époque, ces explications une fois adoptées par un pape ou par une hiérarchie, se sont figées et pétrifiées, et l'on est arrivé ainsi à des contresens et à des contrevérités formidables. Quelle distance entre les doctrines évangéliques, les explications de Paul et de Jean, d'une part, et, d'autre part, les subtilités des théologiens scolastiques soit d'Orient, soit d'Occident! De nos jours, on est tout aux doctrines scolastiques, et non à l'Evangile. Depuis Léon XIII, le christianisme doctrinal, c'est la *Somme* de Thomas d'Aquin.

Si l'on revenait à l'Evangile, on admirerait, sans aucun doute, comme dans la primitive Eglise, la simplicité, la beauté, la sublimité, la divinité de la doctrine chrétienne; on écarterait toutes les questions inutiles, de pure curiosité, soulevées par des esprits fantasques et méticuleux, chercheurs de mystères et de clefs qui n'ouvrent rien; on reviendrait à la vraie foi chrétienne, et disparaîtraient ainsi tous ces échafaudages théologiques qui sont censés solidifier l'édifice chrétien, et qui, au contraire, ne font que le masquer, l'enlaidir et l'ébranler.

N'est-ce pas un fait que nombre d'ecclésiastiques sont incrédules, avouent qu'ils ont perdu la foi à force de chercher, et passent de leur cléricalisme et de leur mysticisme à la négation de toute religion?

Il importe de remarquer que, s'ils ont perdu la foi chrétienne, ce n'est pas parce qu'ils ont cherché, mais parce qu'ils ont *mal cherché.* Ils ont cherché l'introuvable et l'inutile, le subtil et l'infécond, le captieux et le puéril. Ils ont posé des questions qui ne sont que de l'enfantillage. Ils ont ridiculisé la religion et la théologie. Tenant beaucoup plus à leurs élucubrations, ou plutôt à leurs propres systèmes qu'à la doctrine même du Christ, laquelle appartient à tout le monde et dès lors n'est pas une caractéristique originale, ils ont négligé celle-ci et ils n'ont plus prêché et enseigné que celles-là.

Rien n'est donc plus facile à éclaircir que les causes de la décadence religieuse actuelle dans toutes les Eglises chrétiennes. Elles sont à peu près les mêmes, du plus au moins, dans chacune d'elles. En sorte que la conséquence logique qui découle de ces faits, c'est la nécessité absolue, urgente, si l'on veut sortir de ces impasses, de remettre en pleine lumière *les enseignements mêmes de Jésus-Christ*, c'est d'en faire res-

sortir la vérité et la profondeur, c'est de renvoyer au quatrième plan les fameux systèmes scolastiques, si tant est qu'on veuille encore s'en occuper.

En vérité, nous avons mieux à faire. Ce n'est plus la science d'un Aristote commenté par un Maimonide, ce n'est plus la philosophie d'un Platon, qui doivent préoccuper les générations présentes et futures. Les sciences actuelles et les philosophies contemporaines sont assez vastes pour occuper nos esprits. C'est par les lumières que nous en tirerons, que nous comprendrons mieux les vérités chrétiennes; car la vraie science ne peut que contribuer à rendre la vraie religion plus compréhensible et plus éclatante. Les sciences historiques et morales progressent aussi, et elles doivent également aider le théologien à mieux comprendre l'action de la Providence, donc l'action du Christ, sauveur du monde.

Tel est donc le double travail qui s'impose aujourd'hui à tout théologien comprenant les difficultés de la situation et voulant en triompher. Le premier est de reprendre chaque question dogmatique à part, et de l'étudier d'après les sources chrétiennes, c'est-à-dire *d'après les Ecritures qui contiennent la parole du Christ*[1]) et aussi d'après la Tradition universelle, constante et unanime. Ce premier travail fera connaître en quoi consiste le christianisme authentique, celui du Christ et des apôtres, le seul qui importe. Là est la base.

Le second travail est d'approfondir, d'après les sciences actuelles, les vérités chrétiennes, pour en faire les applications pratiques exigées pour notre amélioration morale et pour notre sanctification personnelle. Et ce travail de théologie scientifique, morale, historique, devra se renouveler sans cesse: car toute science devant se perfectionner, et la théologie étant une science, la vraie théologie doit progresser sans cesse.

Si l'on entre dans cet ordre d'idées, on sera émerveillé de la lucidité des questions, en ce sens que toutes les subtilités

---

[1]) Au sujet de cette méthode, M. l'abbé Pourrat a fait l'aveu suivant dans la « Revue du clergé français » (1er mars 1909, p. 514-515): « Cette méthode est *à peu près exclusivement employée,* par toute une école moderne, dans l'étude des origines chrétiennes. On recherche quel a été historiquement, c'est-à-dire d'après ce que nous en apprennent les textes, la pensée de Jésus sur sa personne, sur sa mission et son œuvre, sur l'Eglise et les sacrements. » On veut même constater la pensée de Jésus sur lui et sur son œuvre « uniquement ou à peu de chose près, par les Evangiles synoptiques, les récits de l'enfance et de la résurrection exceptés ».

théologiques dont on amuse le monde et dont on encombre la vraie religion, sont écartées: *écartées,* comme ne pouvant pas être le dogme; *écartées,* comme inutiles et incapables de nous éclairer et de nous rendre meilleurs. S'il y avait en elles un atôme de grâce efficace, il y a longtemps qu'on l'aurait constaté. Mais non. Ces questions rendent les théologiens plus déraisonnables, plus obstinés, plus hautains, et, croyez-moi, aussi moins vertueux. Et notre âme en concentrant sa foi sur le vrai dogme, la rend plus vive; elle est plus heureuse dans son petit *credo,* petit par la petite quantité des propositions essentielles révélées par J.-C., mais grand et divin par l'importance de ces propositions. Ce sont elles qu'il faut méditer et approfondir, et non les systèmes alambiqués des théologiens que le public, même intelligent, ne comprendra jamais.

Quant à la théologie proprement dite, réduite à elle-même, elle peut être la plus noble des sciences, comme aussi elle peut n'être que le plus misérable assemblage de toutes les fantaisies mystiques et de toutes les excentricités monacales. Malheureusement, c'est celle-ci qui est la plus nombreuse et la plus goûtée; son succès s'explique très bien, car pour y adhérer il n'est point nécessaire de la comprendre. Au contraire. Moins on comprend, plus on est sur la voie: *sic itur ad astra.* Et la contagion du pathos et du mystère fait le reste. C'est aux vrais théologiens à ne pas se laisser décourager, et à chercher d'autant plus le progrès de la raison, de la science, de la saine et solide critique.

C'est à ces conditions que le christianisme, dégagé des erreurs et des superstitions qui l'entravent, reprendra la vigueur que sa nature divine n'a pas perdue, mais que les vices des hommes ont trop paralysée; c'est à ces conditions que l'Eglise chrétienne universelle, et par conséquent chaque Eglise particulière, refleurira et fructifiera de nouveau pour le progrès de la vie supérieure de l'humanité; c'est à ces conditions que les Eglises particulières éclairées par une foi plus lumineuse et par des théologies plus exactes, pourront établir entre elles des relations plus pacifiques, plus fraternelles, plus édifiantes, donc plus salutaires pour l'humanité, qui a besoin d'édification autant que de lumière; enfin c'est à ces conditions que tous les conflits actuellement existants, dogmatiques et autres, perdront leur acuité et recevront sinon une solution définitive,

du moins une interprétation rationnelle, logique, capable d'alimenter la foi générale et de fortifier les convictions personnelles.

Que les meilleurs théologiens de toutes les Eglises entreprennent ce double travail, ne fût-ce que pendant dix ans; et, après ce premier labour, apparaîtront déjà, visibles et verdoyantes, les premières pointes des tiges qui seront la moisson future.

Bref, le but de cet article est d'indiquer le programme et le procédé, à ceux des théologiens qui ont le sentiment des vices de la théologie actuelle et qui veulent travailler à y remédier. Le *programme* n'est que trop vaste: car tous les dogmes sont à étudier de nouveau. Les théologiens bien informés les connaissent, mais, à côté, des systèmes théologiques ont été construits qui, au lieu de les expliquer, les ont fait dévier de leur sens authentique, et ce sont ces systèmes qui ont triomphé dans la plupart des écoles, au grand détriment du vrai christianisme. Une réforme théologique est donc d'urgente nécessité. Quant au *procédé,* il s'impose par sa simplicité: écarter toutes les contradictions théologiques et revenir à la source même du dogme, à savoir aux enseignements mêmes du Christ, que l'histoire montre très distincts des accroissements, des additions, des évolutions, des changements manifestes que les fabricateurs de nouveaux dogmes ont cherché à faire passer pour les vrais dogmes primitifs. Les ruisseaux sont évidemment viciés: donc allons à la source même; écoutons le Maître, le seul Maître, Jésus-Christ.

Ces notions de bon sens seront combattues, d'une part, par les immobilistes, qui se trouvent très bien dans leur théologie actuelle et qui, enfermés dans leur propre aveuglement, ne se doutent pas de la marche des esprits et de l'abandon qui les menace, eux et leur fausse théologie; et, d'autre part, par les théologiens scolastiques, qui tiennent beaucoup plus à leurs subtilités scolastiques, à leurs imaginations spécieuses, qu'à la simplicité des dogmes primitifs authentiques. Pour se faire illusion, ils donnent le nom de progrès et de tradition vivante à leurs faux systèmes, et ils traitent d'arriérés les catholiques de l'ancienne Eglise qui veulent rétablir le « *depositum fidei* » dans sa pureté première et divine.

Nous n'en maintenons pas moins notre point de vue, avec la persuasion que les esprits sincères finiront par se rendre

un compte exact de la véritable situation, et par voir de quel côté est la vérité et de quel côté l'erreur.

Peut-être serait-il intéressant de se demander si les circonstances actuelles, en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, sont favorables ou défavorables à la réforme que nous signalons et préconisons. Il y a du pour et du contre. Cette étude, toute d'actualité, nous entraînerait trop loin; elle exigerait beaucoup de détails précis et personnels, et une telle analyse me semble trop délicate pour être absolument sincère. Restreindre ses appréciations, ne dire que la moitié de sa pensée, se borner à des généralités ou à des jugements vagues, ce serait dépouiller cet examen de tout son intérêt et de toute sa valeur. Il est mieux, je crois, de le renvoyer à plus tard. Toujours est-il que, dès maintenant, les esprits observateurs et perspicaces saisissent déjà les vrais progrès, ne se trompent pas sur les démolitions qui s'opèrent et sur les constructions nouvelles qui se préparent. En indiquant les conflits, j'ai insinué, il me semble, dans quelle direction leur solution s'accomplira. Il suffit. Attendons.

E. Michaud.